

Thématique: Les représentations du monde

Période de référence: Renaissance, Âge classique, Lumières

❖ **Rappel BO, semestre 2 :**

- c'est à la variation et à la transformation des représentations du monde (de la terre habitée comme du cosmos) que cette partie est consacrée.
- Elle est abordée par trois entrées, qui peuvent se recouper en pratique [...]
- sans être propres à la période de référence, elles y trouvent une expression particulièrement riche.

Point de départ possible (Séance inaugurale) :

- brainstorming autour de l'intitulé du programme (thématique / période de référence) → **OBJ** : mobiliser / confronter ses connaissances ; créer un horizon d'attente.
- **Pour la séance suivante** : travail individuel ou en binôme, selon effectif du groupe : les élèves apportent un document de leur choix (texte ou image) illustrant le thème, en vue d'une brève présentation orale (incluant une justification de leur choix) → **OBJ** : créer un premier corpus de documents / travailler les compétences orales et argumentatives, en prolongement du travail conduit pendant le premier semestre - *Les pouvoirs de la parole* → grille à construire dès le début de l'année ? et à remplir à plusieurs moments de l'année, avec retour aux élèves au fil des différents exercices proposés.

- **Problématique d'ensemble** : *en quoi les représentations du monde ont-elles évolué du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècle ?* (Pour quelles raisons ? De quelle manière ? Quelles conséquences... ?)
- **Objectifs d'apprentissage, compétences** (à décliner de manière plus précise au sein de chaque séquence) :
 - Développer une conscience historique (savoir situer les œuvres et les textes étudiés dans leur époque et leur contexte).
 - Affiner son jugement critique (par la rencontre et la confrontation de textes et d'auteurs variés, la formulation d'appréciations personnelles clairement argumentées).
 - Être capable de lire, comprendre, analyser des œuvres de genres variés (dégager des significations, proposer des interprétations, savoir les étayer, les justifier par une analyse détaillée).
 - Savoir mobiliser, exploiter ses connaissances dans le cadre de l'épreuve écrite (deux questions : interprétation / réflexion), afin de les restituer avec clarté et pertinence.
 - Développer des compétences orales (fil rouge possible pour les 3 séquences : rendre compte de sa lecture d'une œuvre à travers un exposé de synthèse : liste de sujets /questions à prévoir, donnée en amont par l'enseignant ; idem pour les critères d'évaluation à définir précisément : durée de l'exposé, références précises au texte attendues...) ; **l'idée étant que chacun des élèves participe au moins une fois au cours du semestre à l'une des activités orales proposées.**

➤ Itinéraire proposé : thématique exploitée à travers trois séquences

1- « *Étranges étrangers* » : **Regards sur l'autre**

- Entrée du programme : Découverte du monde et pluralités des cultures
« deux sortes de bouleversements ont marqué la culture européenne dans la période de référence: la découverte de nouvelles terres; le changement des dimensions du monde [...] la violence des conquêtes lointaines a provoqué une crise de conscience et suscité un nouveau regard critique sur les sociétés européennes. [...] Les échos de ces mutations ont été démultipliés par la nouvelle production et diffusion d'ouvrages imprimés, et portés par toute une variété de textes et d'œuvres. »
- Problématique : **en quoi la découverte de nouveaux mondes et de nouvelles cultures modifie-t-elle le regard sur l'autre, et sur soi ?**
- Corpus (propositions : choix à effectuer)
 - Textes étudiés dans la période de référence : Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, 1492-93 ; Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil*, 1578 ; Montaigne, *Essais*, 1580-1595 : « Des Coches » : « Notre monde vient d'en découvrir un autre.. », « Des cannibales » : « Chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage » [**lecture intégrale possible**]; Voltaire : *L'Ingénu*, 1767 ; Bougainville, *Voyage autour du monde* (1772) ; Diderot : *Supplément au voyage de Bougainville*, 1796 [**lecture intégrale possible**].
 - Lectures complémentaires possibles : J. Prévert, « *Étranges étrangers* » (en ouverture de séquence) ; C. Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955 ; J.-C. Carrière, *La Controverse de Valladolid*, 1992 ; Didier Daeninckx, *Cannibale*, 1998 ; JC Ruffin, *Rouge Brésil*, 2001.
 - Références artistiques ou cinématographiques susceptibles d'être utilisées :
 - Gravures de Théodore de Bry ; tableaux de Gauguin (Tahiti) <http://www.lesfilmsdici.fr/fr/catalogue/910-gauguin-a-tahiti-et-aux-marquises.html>
 - Films : *1492*, Ridley Scott, 1992 ; *Mission*, Roland Joffé, 1986 ; *Aguirre, la colère de dieu*, Werner Herzog, 1972 ; *Le Nouveau monde*, Terrence Malick, 2005.
- Activités complémentaires possibles : composer quelques pages d'un carnet de voyage (textes et illustrations, de formes variées); faire un compte rendu de lecture : exposés de synthèse (si lecture d'une œuvre intégrale ; et / ou à partir d'un film).
Sortie pédagogique : visite d'un musée (par ex, musée du Nouveau monde, La Rochelle ; musée du quai Branly, Paris)
- Apprentissage épreuve du bac : proposition de texte(s) commun(s) Philosophie / Littérature : Montaigne, *Essais*, 1595, livre I, chapitre XXX « Des cannibales » / Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1796. (en annexe)

2- « I have a dream... » : L'utopie, représentation d'un monde idéal ?-

- Entrée du programme : Décrire, figurer, imaginer
« on s'intéresse aux formes que la représentation du monde et des choses du monde a prises au cours de la période considérée, dans les sciences et la philosophie comme dans les lettres et les arts. »
- Problématique : **en quoi l'utopie est-elle une forme privilégiée de représentation du monde ?**
(→ l'utopie n'est-elle que la représentation d'un idéal ? Comment permet-elle, par le recours à l'imaginaire et à la fiction, une mise en perspective - et en question - de la société en place ?)
- Corpus (propositions : choix à effectuer)
 - o Textes étudiés dans la période de référence (groupement de textes) : Thomas More, *Utopia*, 1516 [**lecture intégrale possible**] ; François Rabelais, *Gargantua*, (1534) : l'abbaye de Thélème ; Tommaso Campanella, *La Cité du Soleil* (1604) ; Cyrano de Bergerac, *L'autre monde ou les états et empires de la lune : découverte des Sélénites*, 1649 ; Fénelon, *Les Aventures de Télémaque : le séjour en Bétique* ; Montesquieu, *Lettres persanes*, Les Troglodytes ; Marivaux, *L'Île des esclaves* ; Voltaire, *Candide* : l'Eldorado.
 - o Lectures complémentaires possibles :
 - Sources de l'utopie : Hésiode, *Les Travaux et les Jours* (l'âge d'or) ; la cité idéale de Platon : *La République*, livre V.
 - Utopie / contre-utopie : cf romans de Jules Verne, Huxley, Orwell...(en particulier *La Ferme des animaux* → vers **séquence 3** / transition : **lecture intégrale possible**)
 - o Références artistiques ou cinématographiques susceptibles d'être utilisées :
 - Dossier iconographique : illustrations pour l'île d'Utopia, l'abbaye de Thélème, La Cité du soleil ; *La Tour de Babel*, Pieter Bruegel, 1563 ; dessins de Léonard de Vinci (son projet de ville idéale, notamment à Romorantin) ; les projets de Boullée (1728- 1799), Ledoux (1736-1806), Lequeu (1757-1825).
 - Films : *Metropolis*, Fritz Lang, 1926 - *Fahrenheit 451*, François Truffaut, 1966 - *2001, l'Odyssée de l'espace*, Stanley Kubrick, 1968 – 1984, Michael Radford, 1984 - *Brazil*, Terry Gilliam, 1985 - *Bienvenue à Gattaca*, Andrew Niccol, 1997- *Le Nouveau monde*, Terrence Malick, 2005.
- Activités complémentaires possibles :
 - o Productions : imaginer, décrire une société utopique (un écrit illustré, ou une présentation orale, images à l'appui → en vue d'une exposition dans l'établissement) ; compte rendu de lecture : exposés de synthèse (si lecture d'une œuvre intégrale ; et / ou à partir d'un film).
 - o Sortie pédagogique : visite, atelier au château du Clos-Lucé (Léonard de Vinci).

- Apprentissage épreuve du bac : proposition de texte(s) commun(s) Philosophie / Littérature : Thomas MORE, *L'Utopie*, 1516, Livre II / VOLTAIRE : *Candide*, 1759, Chapitre XVIII, *Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado*. (en annexe)

Ressources : CF Expo virtuelle bnf : <http://expositions.bnf.fr/utopie/> Proposition de Parcours philosophiques : <http://expositions.bnf.fr/utopie/pistes/parcours/index.htm>

3- « Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? » : **Homme, animal, où est la frontière ?**

- Entrée du programme : L'homme et l'animal
« La relation à l'animal constitue un révélateur de la place que l'homme s'attribue dans la nature et dans le monde, avec de fortes implications philosophiques, éthiques et pratiques. [...] L'étude des textes de la période de référence permet d'explorer la complexité de ces relations et de réfléchir sur ce que la connaissance des autres espèces apporte à la connaissance de l'homme. »
- Problématique : **dans quelle mesure la relation à l'animal permet-elle à l'homme de mieux se connaître ?**
- Corpus (**propositions : choix à effectuer**)
 - o Textes étudiés dans la période de référence (groupement de textes) : cf corpus EAF 2018, séries ES, S → point de départ possible : Montaigne, *Essais*, livre II, chapitre 11 « De la cruauté », (1580-1588), Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, préface, (1754) ; Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « BÊTES » (1764) ; Descartes, *Discours de la méthode*, Vème partie, l'animal machine, 1637 ; La Fontaine, *Fables*, « Discours à Madame de la Sablière », Livre IX, 1678 (+ lecture préface et autres fables) ; Madame D'Aulnoye, *La Belle et la Bête* [lecture intégrale possible] ; La Mettrie, *L'homme-machine*, 1747 ; Restif de la Bretonne, *Lettre d'un singe aux êtres de son espèce*, 1781 [lecture intégrale possible].
 - o Lectures complémentaires possibles : Georges Orwell, *La Ferme des animaux* ; Vercors, *Les Animaux dénaturés* ; Pierre Boulle, *La Planète des singes* ; Kafka, *La Métamorphose* ; Ionesco, *Rhinocéros* ; Marguerite Yourcenar, *Le Temps, ce grand sculpteur*, « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? » (cf corpus EAF 2018)
 - o Références artistiques ou cinématographiques susceptibles d'être utilisées :
 - Films : *La Planète des singes* ; *L'Enfant sauvage*, 1969 ; extraits de mise en scène de *Rhinocéros*.
 - Dossier iconographique autour des fables de La Fontaine / de *La Belle et la Bête* (représentations de la Bête).
- Activités complémentaires possibles : écriture d'une fable ; réalisation d'un débat argumenté autour de la question homme /animal (écriture, mise en scène et mise en jeu par petits groupes, à la manière d'une conférence /émission radio, TV : cf ressources,

TV5Monde, France Culture; compte rendu de lecture : exposés de synthèse (si lecture d'une œuvre intégrale ; et / ou à partir d'un film).

- **Apprentissage épreuve du bac** : proposition de texte(s) commun(s) Philosophie / Littérature : Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « BÊTES » (1764) / Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), 1ère partie ; La Mettrie, *L'Homme-machine*, 1747. (en annexe)

Ressources :

France Culture (durée 1h11) : l'animal est-il un homme comme les autres ? (2017) <https://www.youtube.com/watch?v=h9l9J20n7rA>

TV5Monde (11mn55) : Éthique : l'animal est-il un homme comme les autres ? (2018) <https://www.youtube.com/watch?v=4TACq8oyFGY> :

Site Magister : dossier sur « L'animal et l'homme ».

TEXTES : <http://www.site-magister.com/prepas/page3f.htm#axzz5kKv8oA9p>

- Michel de MONTAIGNE : *Apologie de Raimond Sebond (Essais, II, XII, extrait)*
- René DESCARTES : *Discours de la méthode* (extrait)
- CYRANO de BERGERAC : *Les États et Empires du Soleil* (extrait)
- LA ROCHEFOUCAULD : *Réflexions diverses* (extrait)
- VOLTAIRE : *Dictionnaire philosophique* (extrait)
- VOLTAIRE : *La Princesse de Babylone* (extrait)
- VOLTAIRE : *Questions sur l'Encyclopédie* (extrait)
- Jean-Jacques ROUSSEAU : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité...* (extrait)
- Jean-Jacques ROUSSEAU : *Émile ou De l'Éducation* (extrait)
- Denis DIDEROT : *Encyclopédie* (extrait)
- BUFFON : *Les Époques de la Nature* (extrait)
- Victor HUGO : *Le Crapaud (La Légende des siècles)*
- Friedrich NIETZSCHE : *Considérations inactuelles* (extrait)
- ALAIN : *Esquisses de l'homme* (extraits)
- Max SCHELER : *La situation de l'homme dans le monde* (extrait).
- Michel SERRES : *Récits d'humanisme* (extrait).

Extraits :

MONTAIGNE, *Essais*, 1595, livre I, chapitre XXX « Des cannibales » :

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu.

Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout étouffée. Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. *Et veniunt hederæ sponte sua melius, surgit et in solis formosior arbutus antris, et volucres nulla dulcius arte canunt.* (Le lierre vient mieux à l'état sauvage, l'arbousier pousse plus beau dans les grottes désertes, les oiseaux, sans art, ont un chant plus agréable.)

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas la tissure de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art ; les plus grandes et les plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites, par la dernière.

Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois déplaisir de quoi la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplaît que Lycurgue et Platon ne l'aient eue; car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience; ni n'ont pu croire que notre société se peut maintenir avec si peu d'artifice et de soudure humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic; nulle connaissance de lettres; nulle science de nombres; nul usage de service, de richesse ou de pauvreté; nuls contrats; nulles successions; nuls partages; nulles occupations qu'oisives; nul respect de parenté que commun; nuls vêtements; nulle agriculture; nul métal; nul usage de vin ou de blé. Les paroles mêmes, qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouïes. Combien trouverait-il la république qu'il a imaginée éloignée de cette perfection ?

DIDEROT, *Supplément au voyage de Bougainville* (1796).

Au départ de Bougainville, lorsque les habitants accouraient en foule sur le rivage, s'attachaient à ses vêtements, serraient ses camarades entre leurs bras, et pleuraient, ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit : « Pleurez, malheureux Tahitiens ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console ; je touche à la fin de ma carrière ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. [...] »

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr; vous vous êtes égorgés pour elles ; et elles nous sont

revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ?

Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays appartient aux habitants de Tahiti*, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort, et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais plutôt la mort que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère.... Tu n'es pas esclave : tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages et honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons plus troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles les commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laisse-nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. »

Thomas MORE, Utopia, 1516, Livre II

Dans le livre second de son Utopie Thomas More décrit une île où règne la justice, grâce à une parfaite égalité, à la communauté des biens, à la suppression de l'argent et du luxe. Il attribue aussi aux Utopiens une religion de la raison universelle, applicable sans distinction à l'humanité entière.

Voilà ce qui fait affirmer aux Utopiens qu'une vie honnêtement agréable, c'est-à-dire que la volupté est la fin de toutes nos actions ; que telle est la volonté de la nature, et qu'obéir à cette volonté, c'est être vertueux.

La nature, disent-ils encore, invite tous les hommes à s'entr'aider mutuellement, et à partager en commun le joyeux festin de la vie. Ce précepte est juste et raisonnable. Il n'y a pas d'individu tellement placé au-dessus du genre humain que la Providence ne doive prendre soin que de lui seul. La nature a donné la même forme à tous ; elle les réchauffe tous de la même chaleur, elle les embrasse tous du même amour ; ce qu'elle réprouve, c'est qu'on augmente son bien-être en aggravant le malheur d'autrui.

C'est pourquoi les Utopiens pensent qu'il faut observer non seulement les conventions privées entre simples citoyens, mais encore les lois publiques qui règlent la répartition des commodités de la vie, en d'autres termes, qui distribuent la matière du plaisir, quand ces lois ont été promulguées justement par un bon prince, ou sanctionnées par le commun consentement d'un peuple, qui n'était ni opprimé par la tyrannie, ni circonvenu par l'artifice.

Chercher le bonheur sans violer les lois, est sagesse ; travailler au bien général, est religion ; fouler aux pieds la félicité d'autrui en courant après la sienne, est une action injuste.

Au contraire, se priver de quelque jouissance, pour en faire part aux autres, c'est le signe d'un cœur noble et humain, qui, du reste, retrouve bien au-delà du plaisir dont il a fait le sacrifice. D'abord, cette bonne œuvre est récompensée par la réciprocité des services ; ensuite, le témoignage de la conscience, le souvenir et la reconnaissance de ceux qu'on a obligés, causent à l'âme plus de volupté que n'aurait pu en donner au corps l'objet dont on s'est privé. Enfin, l'homme qui a foi aux vérités religieuses doit être fermement persuadé que Dieu récompense la privation volontaire d'un plaisir éphémère et léger, par des joies ineffables et éternelles.

Ainsi, en dernière analyse, les Utopiens ramènent toutes nos actions et même toutes nos vertus au plaisir, comme à notre fin.

Ils appellent *volupté* tout état ou tout mouvement de l'âme et du corps, dans lesquels l'homme éprouve une délectation naturelle. Ce n'est pas sans raison qu'ils ajoutent le mot *naturelle*, car ce n'est pas seulement la sensualité, c'est aussi la raison qui nous attire vers les choses naturellement

délectables ; et c'est par là qu'il faut entendre les biens qu'on peut rechercher sans injustice, les jouissances qui ne privent pas d'une jouissance plus vive, et qui ne traînent à leur suite aucun mal.

VOLTAIRE, *Candide*, 1759, Chapitre XVIII, *Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado*

Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibri, et leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamant ; après quoi il satisfit à leur curiosité en ces termes :

« Je suis âgé de cent soixante et douze ans, et j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des Incas, qui en sortirent très-impudemment pour aller subjuguier une partie du monde, et qui furent enfin détruits par les Espagnols. « Les princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages ; ils ordonnèrent, du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume ; et c'est ce qui nous a conservé notre innocence et notre félicité. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appelé *Eldorado* ; et un Anglais, nommé le chevalier Raleigh, en a même approché il y a environ cent années ; mais, comme nous sommes entourés de rochers inabordables et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui, pour en avoir, nous tueraient tous jusqu'au dernier. »

La conversation fut longue ; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin Candide, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par Cacambo si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. « Comment donc ! dit-il, en pouvez-vous douter ? Est-ce que vous nous prenez pour des ingrats ? » Cacambo demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado. Le vieillard rougit encore : « Est-ce qu'il peut y avoir deux religions ? dit-il. Nous avons, je crois, la religion de tout le monde ; nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin. — N'adorez-vous qu'un seul Dieu ? dit Cacambo, qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. — Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. » Candide ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard ; il voulut savoir comment on priait Dieu dans Eldorado. « Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage ; nous n'avons rien à lui demander, il nous a donné tout ce qu'il nous faut ; nous le remercions sans cesse. » Candide eut la curiosité de voir des prêtres ; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. « Mes amis, dit-il, nous sommes tous prêtres ; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins, et cinq ou six mille musiciens les accompagnent. — Quoi ! vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis ? — Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard ; nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. » Candide à tous ces discours demeurait en extase, et disait en lui-même : « Ceci est bien différent de la Vestphalie et du château de monsieur le baron : si notre ami Pangloss avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre ; il est certain qu'il faut voyager. »

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), 1ère partie.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer. C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort ; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la nature se tait.

Tout animal a des idées puisqu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnaît libre d'acquiescer, ou de résister ; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme : car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens et la formation des idées ; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa perfectibilité lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents; que c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature. Il serait affreux d'être obligés de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfants, et qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité, et de leur bonheur originel.

L'homme sauvage, livré par la nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, et de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là, commencera donc par les fonctions purement animales : apercevoir et sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir et ne pas vouloir, désirer et craindre, seront les premières, et presque les seules opérations de son âme, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développements.

LA METTRIE, L'Homme-machine, 1747.

Qu'on ne m'objecte point que les Animaux sont pour la plupart des êtres féroces, qui ne sont pas capables de sentir les maux qu'ils font ; car tous les Hommes distinguent-ils mieux les vices et les vertus ? Il est dans notre espèce de la férocité, comme dans la leur. Les Hommes qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la loi naturelle, n'en sont pas si tourmentés, que ceux qui la transgressent pour la première fois, et que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en est de même des Animaux, comme des Hommes ; Les uns et les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, et ils le deviennent encore plus avec ceux qui le sont. Mais un Animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres Animaux semblables, et d'aliments doux, sera ennemi du sang et du carnage il rougira intérieurement de l'avoir versé ; avec cette différence peut-être, que comme chez eux tout est immolé aux besoins, aux plaisirs, et aux commodités de la vie, dont ils jouissent plus que nous, leurs remords ne semblent pas devoir être si vifs que les nôtres, parce que nous ne sommes pas dans la même nécessité qu'eux. La coutume émousse, et peut-être étouffe les remords, comme les plaisirs.

Mais je veux pour un moment supposer que je me trompe, et qu'il n'est pas juste que presque tout l'Univers ait tort à ce sujet, tandis que j'aurais seul raison ; j'accorde que les Animaux, même les plus excellents, ne connaissent pas la distinction du bien et du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a eues pour eux, du bien qu'on leur a fait, aucun sentiment de leurs propres vertus ; que ce Lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne se souviennent pas de n'avoir pas voulu ravir la vie à cet Homme qui fut livré à sa furie, dans un spectacle plus inhumain que tous les Lions, les Tigres et les Ours ; tandis que nos Compatriotes se battent, Suisses contre Suisses, Frères contre Frères, se reconnaissent, s'enchaînent, ou se tuent sans remords, parce qu'un Prince paie leurs meurtres : je suppose enfin que la loi naturelle n'ait pas été donnée aux Animaux, quelles en seront les conséquences ? L'Homme n'est pas pétri d'un limon plus précieux ; la Nature n'a employé qu'une seule et même pâte, dont elle a seulement varié les levains. Si donc l'Animal ne se repent pas d'avoir violé le sentiment intérieur dont je parle, ou plutôt s'il en est absolument privé, il faut nécessairement que l'Homme soit dans le même cas : moyennant quoi adieu la Loi Naturelle, et tous ces beaux Traités qu'on a publiés sur elle ! Tout le Règne Animal en serait généralement dépourvu.

Sujet EAF juin 2018, séries ES, S:

**Texte A : Montaigne, *Essais*, livre II, chapitre 11 « De la cruauté », (1580-1588),
adapté en français moderne par André Lanly.**

Pour ma part, je n'ai pas pu voir seulement sans déplaisir poursuivre et tuer une bête innocente, qui est sans défense et de qui nous ne recevons aucun mal. Et, comme il arrive communément par exemple que le cerf, se sentant hors d'haleine et à bout de forces, et n'ayant pas d'autre remède, se jette en arrière et se rend à nous qui le poursuivons en nous demandant grâce par ses larmes

*quaestuque, cruentus
Atque imploranti similis¹,*

cela m'a toujours semblé un spectacle très déplaisant.

Je ne prends guère bête en vie à qui je ne redonne la clef des champs. Pythagore les achetait aux pêcheurs et aux oiseleurs pour en faire autant² :

*primoque a caede ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum³.*

Les naturels sanguinaires à l'égard des bêtes montrent une propension⁴ naturelle à la cruauté.

Après que l'on se fut familiarisé à Rome avec les spectacles des meurtres des animaux, on en vint aux hommes et aux gladiateurs. La nature, je le crains, attache elle-même à l'homme quelque instinct qui le porte à l'inhumanité. Nul ne prend son amusement à voir des bêtes jouer entre elles et se caresser, et nul ne manque de le prendre à les voir se déchirer mutuellement et se démembrer.

Afin qu'on ne se moque pas de cette sympathie que j'ai pour elles, je dirai que la théologie elle-même⁵ nous commande quelque faveur pour elles et que, considérant qu'un même maître nous a logés dans ce palais pour son service et qu'elles sont comme nous de sa famille⁶, elle a raison de nous enjoindre⁷ quelque égard et quelque affection envers elles...

1 Virgile, *Énéide*, VII, v. 501 : « et par ses plaintes, couvert de sang, il semble implorer pitié ».

2 Plutarque, *Propos de table*, VII, 8.

3 Ovide, *Métamorphoses*, XV, v. 106 : « c'est, je pense, par le sang des bêtes sauvages que le fer a été taché pour la première fois ».

4 Propension : Force intérieure, innée, naturelle, qui oriente spontanément ou volontairement vers un comportement.

5 Souvenir d'un ouvrage religieux de Raymond Sebon intitulé la *Théologie naturelle*, qui insiste sur les liens fraternels des hommes et des animaux.

6 Famille : peut être compris au sens large de « maisonnée ».

7 Enjoindre : ordonner.

Texte B : Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, préface, (1754).

Laisant donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, et méditant sur les premières et plus simples opérations de l'âme humaine, j'y crois apercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation de nous-mêmes, et l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible, et principalement nos semblables. C'est du concours et de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paraissent découler toutes les règles du droit naturel ; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondements, quand, par ses développements successifs, elle est venue à bout d'étouffer la nature.

De cette manière, on n'est point obligé de faire de l'homme un philosophe avant que d'en faire un homme ; ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la sagesse ; et tant qu'il ne résistera point à l'impulsion intérieure de la commisération¹, il ne fera jamais du mal à un autre homme, ni même à aucun être sensible, excepté dans le cas légitime où sa conservation se trouvant intéressée, il est obligé de se donner la préférence à lui-même. Par ce moyen, on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la loi naturelle ; car il est clair que, dépourvus de lumières et de liberté, ils ne peuvent reconnaître cette loi ; mais, tenant en quelque chose à notre nature par la sensibilité dont ils sont doués, on jugera qu'ils doivent aussi participer au droit naturel, et que l'homme est assujéti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble, en effet, que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible : qualité qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

1 Commisération : pitié que l'on ressent pour ceux qui sont dans le malheur, compassion.

Texte C : Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « BÊTES » (1764).

[Voltaire s'attaque dans cet article à la théorie élaborée par Descartes selon laquelle les animaux sont des « machines ».]

BÊTES.

Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines privées de connaissance et de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, etc. !

Quoi ! cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, et en cercle sur un arbre ; cet oiseau fait tout de la même façon ? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois n'en sait-il pas plus au bout de ce temps qu'il n'en savait avant les leçons ? Le serin¹ à qui tu apprends un air le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend et qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien ! je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir, que j'ai de la mémoire et de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines méseraïques². Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste, la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

1 Serin : petit oiseau dont le chant est fort agréable, et auquel on apprend à siffler, à chanter des airs.

2 Veine méseraïque : veine qui recueille le sang du gros intestin.

[Suite de l'article de Voltaire :

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'âme des bêtes. Je n'entends pas cette question.

Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres sa sève qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles et de ses fruits ; me demanderez-vous ce que c'est que l'âme de cet arbre ? Il a reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? celui qui a fait croître l'herbe des champs, et qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les âmes des bêtes sont des formes substantielles, a dit Aristote ; et après Aristote, l'école arabe ; et après l'école arabe, l'école angélique ; et après l'école angélique, la Sorbonne ; et après la Sorbonne, personne au monde.

Les âmes des bêtes sont matérielles, crient d'autres philosophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une âme matérielle : il faut qu'ils conviennent que c'est de la matière qui a sensation ; mais qui lui a donné cette sensation ? c'est une âme matérielle, c'est-à-dire que c'est de la matière qui donne de la sensation à la matière ; ils ne sortent pas de ce cercle.

Écoutez d'autres bêtes raisonnant sur les bêtes : leur âme est un être spirituel qui meurt avec le corps ; mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être spirituel, qui, à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, et sa mesure d'idées et de combinaisons, mais qui ne pourra jamais savoir ce que sait un enfant de six ans ?

Sur quel fondement imaginez-vous que cet être, qui n'est pas corps, périt avec le corps ? Les plus grandes bêtes sont ceux qui ont avancé que cette âme n'est ni corps ni esprit.

Voilà un beau système. Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps : ainsi le système de ces messieurs revient à ceci, que l'âme des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose, avant de savoir si elle existe.]

Texte D : Marguerite Yourcenar, *Le Temps, ce grand sculpteur*, « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? » (1983).

Dans l'état présent de la question, à une époque où nos abus s'aggravent sur ce point comme sur tant d'autres, on peut se demander si une Déclaration des droits de l'animal¹ va être utile. Je l'accueille avec joie, mais déjà de bons esprits murmurent : « Voici près de deux cents ans qu'a été proclamée une *Déclaration des droits de l'homme*, qu'en est-il résulté ? Aucun temps n'a été plus concentrationnaire, plus porté aux destructions massives de vies humaines, plus prêt à dégrader, jusque chez ses victimes elles-mêmes, la notion d'humanité. Sied-il de promulguer en faveur de l'animal un autre document de ce type, qui sera - tant que l'homme lui-même n'aura pas changé -, aussi vain que la Déclaration des droits de l'homme ? » Je crois que oui. Je crois qu'il convient toujours de promulguer ou de réaffirmer les Lois véritables, qui n'en seront pas moins enfreintes, mais en laissant çà et là aux transgresseurs le sentiment d'avoir mal fait. « Tu ne tueras pas. » Toute l'histoire, dont nous sommes si fiers, est une perpétuelle infraction à cette loi.

« Tu ne feras pas souffrir les animaux, ou du moins tu ne les feras souffrir que le moins possible. Ils ont leurs droits et leur dignité comme toi-même », est assurément une admonition² bien modeste ; dans l'état actuel des esprits, elle est, hélas, quasi subversive³. Soyons subversifs. Révoltons-nous contre l'ignorance, l'indifférence, la cruauté, qui d'ailleurs ne s'exercent si souvent contre l'homme que parce qu'elles se sont fait la main sur les bêtes. Rappelons-nous, puisqu'il faut toujours tout ramener à nous-mêmes, qu'il y aurait moins d'enfants martyrs s'il y avait moins d'animaux torturés, moins de wagons plombés amenant à la mort les victimes de quelconques dictatures, si nous n'avions pas pris l'habitude de fourgons où des bêtes agonisent sans nourriture et sans eau en route vers l'abattoir, moins de gibier humain descendu d'un coup de feu si le goût et l'habitude de tuer n'étaient l'apanage des chasseurs. Et dans l'humble mesure du possible, changeons (c'est-à-dire améliorons s'il se peut) la vie.

1 Une « Déclaration universelle des droits de l'animal » a été rédigée et adoptée par la Ligue internationale des droits de l'animal en 1977, puis proclamée solennellement par l'UNESCO en 1978. Elle n'a cependant aucune portée juridique.

2 Admonition : avertissement, conseil, ordre.

3 Subversive : qui menace l'ordre établi.